

Foi, culture et architecture

Suha Özkan

*The Aga Khan Award for Architecture
32, chemin des Crêts-de-Pregny
1218 Grand-Saconnex (Genève)
Suisse*

Introduction

Tout au long de l'histoire, la foi a influencé la vie culturelle. Parler des cultures, c'est souvent se référer à la religion qui y prédomine plutôt qu'à la région géographique ou à l'ethnie. Toutefois, en raison de la nature politique de la religion, de sa position dans la société et du type d'influence qu'elle exerce, la plupart des analyses culturelles cherchent toujours à atténuer son importance si elles ne la négligent pas simplement. On a le plus souvent passé sous silence cette importance de la foi à cause de sa nature dogmatique et donc intouchable. Or, de telles analyses demeurent incomplètes, de même que celles, uniquement fondées sur la foi, qui restent spéculatives, non-objectives et donc non-scientifiques.

La foi est personnelle en ce qu'elle relève de l'individu, et sociale, puisque ce même individu est à travers elle relié à une communauté plus large. Une telle caractéristique la rend difficile à saisir. Quand il s'agit de la foi personnelle, en effet, les dogmes qui la constituent rendent malaisé d'en parler en termes objectifs. A l'opposé, lorsqu'on discourt sur la foi, la raison devient vite prédominante et tend à écarter tout autre lexique que celui de la logique.

Les sciences sociales tiennent pour évident que la croyance est un élément majeur des phénomènes à étudier. Cependant, on n'en tient généralement compte que lorsqu'il est question des "autres" cultures. Quand il s'agit des sociétés monothéistes, les chercheurs évitent le plus souvent toute prise de position explicite au sujet de la foi. A notre époque, où prédominent les phénomènes multiraciaux et multireligieux, une analyse qui se focalise sur la foi comme déterminant singulier ne peut *a priori* que susciter un certain inconfort intellectuel.

Appréhender la foi dans une perspective qui met l'accent sur sa seule composante individuelle, en la considérant comme indépendante de toute vie sociale, ou, à l'inverse, en la traitant à un niveau trop général, c'est ôter à l'analyse toute pertinence.

La relation entre l'architecture ou, plus généralement, entre l'environnement construit et la foi a toujours été d'une grande richesse. La foi comme façon de vivre et comme mémoire sociale exerce en effet une influence déterminante sur la forme de l'envi-

ronnement construit. Pourtant cette relation est rarement analysée. Sur un plan général, une des raisons de cette carence tient sans doute à la diffusion de l'idéologie de la modernité. Etant donné que la modernité est implicitement séculaire, elle n'invite pas à appréhender la foi dans sa relation avec d'autres phénomènes. Il en est de même pour l'architecture.

Le climat intellectuel des années 60 a favorisé la recherche d'une alternative à cette modernité qu'il était jusque-là inconcevable de remettre en question. Ce défi a pointé l'échec d'une telle idéologie à résoudre les problèmes que posait la vie contemporaine. Le constat est le suivant: les habitudes de vie dans nos sociétés actuelles ont substitué un environnement construit uniforme et peu significatif à celui, plus traditionnel, qui avait cours jusqu'alors.

Les travaux de recherche sur les constructions vernaculaires qui analysent la transmission du savoir et le symbolisme attribuent une place essentielle à la foi. Pour ce qui est du foisonnement des significations, les environnements traditionnels sont exemplaires. L'absence d'une telle richesse dans les environnements modernistes a remis en question le modernisme même. La recherche de voies alternatives en théorie architecturale et dans la recherche s'est faite en référence aux contextes traditionnels en vue de mettre en relief, par contraste, les indigences de l'environnement moderne. Pour penser sérieusement et évaluer la modernité, il a fallu reprendre en considération les aspects qui, pour des raisons idéologiques, avaient été effacés par le modernisme. On a ainsi été amené à reconnaître la pertinence d'autres manières de construire. Assez vite, les architectes eux-mêmes se sont intéressés à la construction vernaculaire. S'ils l'ont quelquefois fait pour trouver la structure profonde du vernaculaire, la plupart du temps cependant, ils se sont contentés d'en imiter certaines formes chargées d'un symbolisme particulier.

En 1967 Bernard Rudofsky¹ réussit, avec l'exposition *Architecture sans Architectes*, et ce qui était à l'époque appelé architecture du *folklore* ou *traditionnelle*, à susciter l'intérêt de nombreux architectes et non-architectes. A la suite de cette exposition inoubliable et durant plus de deux décennies, le vernaculaire a tendu à devenir officiellement agréé comme "architecture vernaculaire". Paul Oliver fut l'un des pionniers dans ce nouveau domaine de recherche académique. On put ainsi apprendre beaucoup à partir de constructions et d'aménagements qui évoluèrent lentement au cours du temps.

Les deux dernières décennies de recherche architecturale ont bénéficié de l'apport de nombreux chercheurs qui en ont fait un domaine de recherche bouillonnant et fertile. Ces travaux sont cependant restés cantonnés dans des cercles académiques locaux et ont généralement été destinés aux seuls spécialistes. Il n'ont ainsi pas profité de l'approche multidisciplinaire qui s'est développée plus tard à partir des années 60.

¹ B. Rudofsky, *Architecture without Architect*, New York, Museum of Modern Art, 1967.

Lorsque la recherche a dépassé les attributs purement physiques de l'architecture, elle a aussi gagné en profondeur en se donnant pour but d'expliquer plutôt que de décrire. L'approche exclusivement architecturale, en analysant l'architecture vernaculaire comme un ensemble de formes aux racines si profondes qu'elles en devenaient indépendantes de leurs contextes économique et social, la présentait comme un recueil d'icônes pour nostalgiques.

Charles Jencks et George Baird furent, dans la discipline architecturale, des précurseurs de la remise en question du Modernisme. Plus tard, Peter Blake déclara d'une manière assez radicale la fin du Mouvement Moderne. Les années qui ont suivi attestent d'une influence notable du postmodernisme. Beaucoup d'éléments écartés par le Mouvement Moderne et liés à l'identité furent remis au goût du jour tant dans la théorie que dans la pratique de l'architecture. D'un autre côté, par réaction à ces propositions du postmodernisme qu'ils jugeaient superficielles et creuses, des penseurs plus radicaux tels que Leon Krier se sont affirmés en réintroduisant, notamment, une certaine veine classique.

Les mouvements architecturaux comme le *postmodernisme* ou le *classicisme* ont prétendu pointer ce qui faisait défaut à l'architecture contemporaine. Comme ils étaient l'expression de professionnels de l'architecture, ils ont été plutôt prescriptifs. Ils ont tenté de pallier à ce qui manquait, mais à travers les seuls éléments du projet architectural. Depuis toujours, c'est par l'entremise de l'architecture vernaculaire qu'on a essayé d'incorporer la foi à l'environnement construit. Ceci tient à la nature même de l'architecture vernaculaire et à la façon dont elle a évolué au cours de l'histoire à l'intérieur de la société. Le long et lent processus de son émergence la légitime à ce point qu'elle paraît évidente et "parfaite".

Dans les villes du moyen-âge de l'Ouest et de l'Est, les habitants vivaient dans des aires bien définies et séparées selon leur identité. Encore aujourd'hui on distingue dans plusieurs villes des quartiers comme l'Arménien, le Grec, le Juif, le Copt, le Musulman, etc. Un aspect intéressant de ces quartiers est qu'ils sont apparus pour accommoder les croyants d'une même foi et conforter un certain sentiment de sécurité, même si, à la longue, ce sont les caractéristiques architecturales distinctes qui furent revendiquées comme manifestation d'une foi particulière.

Ce recueil

Plutôt ignorés, l'architecture et le comportement liés à l'Islam existent néanmoins indubitablement et devaient faire l'objet d'une réflexion approfondie. C'est la conviction de Kaj Noschis, rédacteur d'*Architecture & Comportement*, qui a proposé de vouer un recueil à ce thème. Il se trouve que les relations entre l'Islam et l'environnement construit sont le thème central du Prix Aga Khan d'Architecture depuis 1977. Nous disposons de données substantielles sur le sujet, et d'un corpus d'analyses et de publications qui comporte notamment des compte-rendus de séminaires.

Le Prix est peut-être le seul qui donne une priorité exclusive aux croyants de l'islam. L'intention n'est pas d'exclure les croyants d'autres fois mais de mettre en avant les musulmans qui vivent presque tous dans une ceinture géographique de sous-développement. Leur environnement construit et leur héritage architectural ont, plus qu'ailleurs, souffert d'une explosion contemporaine des constructions telle, qu'elle ne laisse à personne la possibilité d'en anticiper les conséquences.

Pendant les 18 années d'existence du Prix nous avons eu la chance, le privilège et la mission d'observer et d'examiner les questions d'architecture dans une perspective de culture et de foi. Cette perspective est restée large et le Prix n'a jamais été sectaire en distinguant parmi les races, les origines géographiques, les ethnies ou les affiliations politiques.

Le présent volume reflète une telle approche en se réclamant d'"Espaces pour la liberté" en vue de discuter, de s'exprimer, de critiquer et d'apprendre. Dans les pages qui suivent le lecteur trouvera des approches tant complémentaires que contradictoires. En tant que rédacteur invité je n'ai pas voulu restreindre le thème et imprimer une unique direction endoctrinée au recueil. Par contre, j'ai voulu inviter des auteurs de divers horizons à réfléchir sur le sujet et rendre ainsi disponibles leurs réflexions les plus récentes.

Les auteurs

Ismail Serageldin, l'un des penseurs-architectes les plus éminents sur la question, a consacré beaucoup de temps à réfléchir sur la culture et l'environnement construit. Il cherche sans relâche à persuader qu'un développement économique dénué de toute dimension culturelle forte est voué à l'échec ou du moins restera incomplet. Sa position active et influente au sein de la Banque Mondiale lui permet de communiquer ses idées au niveau le plus élevé. Il a aussi voué un temps considérable au Prix Aga Khan de l'Architecture, pour lequel il a défini une dimension islamique de l'architecture, de la planification et du développement culturel. Il traite dans son texte des aspects cruciaux de la transition et assigne un rôle important aux architectes dans la recherche de solutions qui n'occasionnent pas de rupture dans la continuité sociale.

Dogan Kuban propose depuis longtemps des analyses holistiques des phénomènes culturels. Il s'oppose, dans ses recherches historiques, aux confinements sectaires et raciaux. Particulièrement en ce qui concerne les sociétés islamiques, très étendues et aux héritages multiples, son approche porte un regard neuf, ample et intégrant. Il a toujours défendu, contre des assertions prescriptives, une compréhension de la complexité des phénomènes dans la continuité historique et culturelle. Sa conférence inaugurale à l'Université de Genève lors de la Conférence de l'Histoire de l'Art Turque résume ses idées les plus récentes.

Fredj Stambouli, professeur de sociologie à l'Université de Tunis, jouit d'une réputation internationale. Dans sa contribution, il se penche sur l'occupation coloniale des

cultures islamiques qu'il considère comme une période de décadence et de déformation liée à l'introduction de valeurs étrangères ayant brisé la continuité culturelle existante. Il analyse ces développements dans la perspective que nous avons esquissée plus haut. Il décrit ces événements comme une crise sémiotique et rapporte, enfin, l'augmentation de la fréquentation des mosquées à une aspiration des gens à reconstituer leur identité et restaurer une certaine continuité culturelle.

Besim S. Hakim est architecte et professeur irakien. Il a enseigné dans les universités américaines et en Arabie Saoudite ses recherches sur la vieille ville de Tunis sont devenues une des références majeures pour ce qui relève de l'analyse des rapports entre l'Islam et l'environnement construit. Ici, après un bref rappel de ses idées, il propose des priorités pour la recherche future sur différents aspects de l'environnement construit. Il discute dans le même temps ce qui d'après lui fait obstacle à un développement des recherches sur des bases théoriques plus saines.

Vacit Imamoglu est professeur d'architecture à la Middle East Technical University. Il a voué ses travaux aux aspects socio-psychologiques de l'espace architectural. Il a conduit des enquêtes statistiques larges sur la perception, les valeurs et les expériences des gens en référence à l'espace où ils vivent. Ici, il évalue la position unique de la culture turque dominée par une idéologie séculaire dans un contexte où la grande majorité de la population est musulmane. Il analyse, dans le cas d'une nation séculaire, le processus d'adaptation architecturale à des valeurs religieuses et culturelles.

Ikram Gelani est professeur dans une école d'architecture de Lahore. Il explore l'habitat islamique en référence aux origines historiques de la foi et des références essentielles de l'Islamisme, à savoir le *Coran*. L'étendue spatiale, les points focaux et les habitants sont vus comme les composantes principales du projet d'habitation islamique. Il plaide en outre pour sa propre définition de l'habitat islamique.

Gulzar Haider est professeur d'architecture à la Carlton University à Ottawa et a contribué de façon substantielle aux travaux sur la relation entre architecture et foi. Son travail n'est pas uniquement limité à la théorie, et il a également produit, en tant que consultant pour les musulmans en Amérique du Nord, des oeuvres architecturales qui furent remarquées. Il a toujours été très généreux de son temps et a aidé beaucoup d'organisations qui ont fait appel à lui. Dans son texte très stimulant, il présente ses réflexions sur l'architecture de la mosquée et se réfère à l'acte de prier musulman et à ses espaces.

Les textes de deux jeunes chercheurs saudiens ont été inclus dans des versions abrégées, à ma demande, par les auteurs eux-mêmes. Ils enseignent tous deux à la King Saudi University.

Le titre du texte de Mohammad Abdullah Eben Saleh "L'émergence du vernaculaire en tant qu'éthique qui contrôle la relation homme-environnement" décrit clairement le sujet qu'il traite. Autour du cas précis de Al-Alkhalaf dans le sud-ouest

de l'Arabie Saoudite, il explore les institutions sociales et religieuses, cruciales dans le développement et le maintien de l'environnement construit et de la vie sociétale.

Tawfiq Abu-Gazzeah explore les aspects sociaux et psychologiques de l'environnement architectural traditionnellement déterminés par des principes d'organisation tels que la séparation des sexes ou des fonctions. Il montre que la partition des espaces et l'établissement de limites sont des moyens de communication non-verbales pour protéger la sphère privée des étrangers, et qu'il y a un comportement territorial, lié à une forte adhésion à l'Islam, qui renforce l'identité des habitants.

Charles Jencks, parmi les penseurs architecturaux les plus éminents, prolifiques et créatifs de ce siècle, nous a généreusement transmis ses opinions lors de la série de réunions qui eurent lieu en 1995 autour du sixième cycle du Prix Aga Khan de l'Architecture, dont il est membre du Master Jury. Il voit le fondamentalisme conservateur et l'occidentalisme oblitérant comme deux pôles opposés du développement. Il propose une "Troisième Voie" qui "suggère croissance, créativité, et la construction d'une tradition nouvelle par-delà les barrières et les frontières des cultures".

Mon souhait est que ce volume soit l'amorce d'une exploration de la formation de nos espaces sous l'angle de leur perméabilité à ces forces de la foi certes mises en pratique, mais rarement appréhendées d'un point de vue académique.